

INTRODUCTION

Cervantès n'est pas l'écrivain d'un seul livre. La renommée universelle que lui a valu le *Don Quichotte de la Manche* ne doit pas condamner à l'oubli ni même reléguer à un second plan le restant d'une œuvre qui pour n'être, certes, pas extrêmement étendue n'en est pas moins empreinte de puissance et d'originalité. Cervantès n'est pas davantage l'écrivain d'un seul genre. Il les a tous cultivés, avec une réussite variable il est vrai, mais porté par une énergie et une volonté d'invention jamais démenties. C'est à travers le théâtre qu'il espérait acquérir gloire et fortune mais la scène, en dépit de ses efforts, lui tourna le dos pour sourire à son grand rival, Lope de Vega, qu'il ne parvint jamais à égaler. La poésie ne fut pas davantage un terrain favorable pour l'épanouissement de son génie et du reste, à l'exception de quelques rares compositions qu'on lit encore avec plaisir aujourd'hui, il n'a rien laissé de mémorable dans ce domaine. Cervantès est donc passé à la postérité en tant qu'écrivain de fictions en prose, autrement dit en tant que romancier et nouvelliste. C'est là que l'extraordinaire acuité de sa vision des hommes et des choses, de l'histoire et de la littérature donne toute sa mesure en dépit, ou plutôt à cause, probablement, du fait qu'à l'époque le genre romanesque, inférieur en noblesse à l'épopée et à la tragédie, n'en était qu'à ses premiers balbutiements. Nous voulons parler de ce qu'on appellerait plus tard le roman moderne, car des romans, il s'en lisait beaucoup du temps de Cervantès, des romans « grecs », des pastoraux, de chevalerie, et il en allait de même pour les nouvelles « italiennes ». C'est tout cet héritage littéraire que l'auteur du *Quichotte* allait réinvestir et comme absorber pour déboucher sur cette autre expérience du roman « moderne » avec son héros magnifique, le chevalier à la triste figure. Notre auteur aurait donc l'honneur insigne d'en être le père, de ce roman moderne, paternité posthume décrétée bien plus tard par une critique unanime à saluer dans le *Don Quichotte* le premier exemple d'une écriture romanesque parvenue à maturité.

La figure de Cervantès n'a effectivement pas cessé de croître avec le temps et à l'égal d'Homère, de Shakespeare, son contemporain, ou de Goethe, chacun en son pays ou pour sa culture, il a été transformé en véritable monument des lettres espagnoles et en est venu à incarner l'exemple immortel le plus achevé du génie littéraire ibérique et même au-delà du littéraire, du génie national sous tous ses aspects. Considéré au XVII^e siècle simplement comme un virtuose du roman comique, de la parodie et de l'humour, à l'instar de la leçon qu'en tire un Scarron par exemple, l'écrivain gagne en complexité avec le romantisme, très sensible aux thèmes de la folie, du génie et de la tension entre dérision et sublime, idéal et réalité. Héritier de cette conception, Ludwig Pfandl développe les potentialités symboliques du couple don Quijote-Sancho, entre élévation et existence terre à terre, pour déboucher sur l'interprétation, désormais classique, du *desengaño* et de la critique de l'illusionnisme baroque de cette Espagne « hallucinante et hallucinée » évoquée par José Ortega y Gasset¹ :

Don Quijote encarna el falso camino que conduce al ilusionismo, Sancho el no menos pernicioso que lleva al materialismo. Ambos son el símbolo admonitor del hombre del barroquismo español. Todos sois locos, piensa Cervantes de sus contemporáneos, y la ilusión os domina con el poder de una verdadera psicosis colectiva. El mundo es para vosotros un teatro de prodigios, en el cual en vez de ver lo que hay, sólo veis lo que no está².

Loin de la vision romantique du génie spontané et pour ainsi dire inconscient – que relaie encore Miguel de Unamuno dans sa *Vida de don Quijote y Sancho* (1904) –, l'analyse de « la pensée de Cervantès » menée par Américo Castro³ au début des années 1920 devait rendre définitivement à la production artistique de notre auteur tout un arrière-plan intellectuel négligé jusqu'alors et allait révéler une dimension essentielle de son œuvre : les liens indiscutables qu'entretient cette dernière avec l'humanisme et plus exactement, avec la grande tradition de l'érasmeisme espagnol qui, enjambant l'influence

-
1. José Ortega y Gasset, *Velázquez, Obras completas*, 8, Madrid, Alianza Editorial, 1983, p. 457-661.
 2. Ludwig Pfandl, *Historia de la literatura nacional española en la Edad de Oro*, Barcelona, Edotirial Gustavo Gili S.A., 1952, p. 324.
 3. Américo Castro, *El pensamiento de Cervantes* (1925), éd. révisée par Julio Rodríguez Puértolas, Barcelona-Madrid, Noguer, 1970.

croissante de la Compagnie de Jésus, remontait aux premières années du règne de l'empereur Charles Quint. Peu après, Marcel Bataillon, reprenant la question au terme de son enquête magistrale sur l'influence d'Érasme dans la Péninsule, devait apporter des arguments convaincants dans ce sens¹. Pour cet historien, « la obra de Cervantes es la de un hombre, hasta lo último, fiel a ideas de su juventud, a hábitos de pensamiento que la época de Felipe II había recibido de la del Emperador ». Ainsi, sa conception du théâtre, les fondements de sa critique des romans de chevalerie, son goût pour les formes de fiction idéaliste, pastorale, puis grecque ou byzantine, les textes qu'il cite ou encense, en particulier les livres de piété, tout cela est révélateur de sa fidélité au goût véhiculé par la littérature humaniste de la première moitié du XVI^e siècle. Mais c'est surtout dans le terrain des idées religieuses que l'enracinement cervantin dans la veine érasmiste est patent. La difficulté pour l'analyste qui s'aventure dans cette voie est extrême car notre romancier n'est justement pas un théoricien créateur d'un système clairement exposé et argumenté, c'est un artiste qui répugne à avancer à visage découvert et qui de plus joue à varier les points de vue à l'infini, de telle sorte que son lecteur ne sait jamais, à coup sûr, si c'est ici qu'il parle, ou bien là ou encore plus loin, voire partout à la fois. Maître de l'ambiguïté et de la dérobade ironique – et d'autant plus affûté que la censure inquisitoriale était pointilleuse² –, l'auteur du *Don Quichotte* n'en est pas moins homme aux convictions fermes, convictions que l'exégèse cervantine s'est évertuée à mettre à jour, donnant naissance, selon qu'on penche du côté de la vision réactionnaire contre-réformiste ou au contraire de

-
1. Marcel Bataillon, *Erasmus y España* (1937), 2^a ed. en español, revisada y aumentada, México, Madrid, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1966, p. 778.
 2. L'*Index* expurgatoire de Zapata (Séville, 1632) censura cette phase tirée de la seconde partie du *Quichotte* relative aux œuvres de charité : « Las obras de caridad que se hacen tibia y flojamente no tienen mérito ni valen nada. » Cette idée, déjà exprimée par saint Paul et reprise depuis par maint théologien parfaitement orthodoxe, ne présentait en soi aucun caractère subversif, ce qui rend la censure en question difficilement explicable. À ce propos, on se reportera à A. Castro, « Cervantes y la Inquisición », *Modern Philology*, XXVII (1930), p. 427-433, repris dans *Hacia Cervantes*, Madrid, Taurus, 3^a ed. Considerablemente renovada, 1967, p. 213-221.

celle du tempérament tolérant ou libéral, à des obédiences et des chapelles que nous n'allons pas examiner ici car cela dépasserait les objectifs que nous nous sommes fixés dans ce travail.

Mais l'ambiguïté, voire l'art de la dissimulation dont fait montre Cervantès dans maints passages délicats de son œuvre, sont loin de signifier que sous le masque du conformisme se cacherait un rationaliste ayant pris ses distances avec la religion. Sa pratique de l'esquive n'était nullement incompatible avec sa véritable foi et son adhésion à l'idéal de la Contre-Réforme, mais à un idéal humain et bien compris, éloigné de tout excès, de toute superstition, de tout fanatisme. C'est là qu'il faut chercher l'auteur : « Es, affirme Marcel Bataillon, un creyente ilustrado para quien no todo, en la religión, está en un mismo plano, que sonrío ante muchas de las cosas a que acude la veneración popular y que se permitiría reír de ellas, como los erasmistas de antaño, si las exigencias de la nueva ortodoxia tridentina no lo obligasen a una prudente reserva¹. »

Cervantès ne fut pas un incroyant qui aurait masqué son esprit fort derrière d'hypocrites manifestations extérieures d'orthodoxie, bien qu'il soit indéniable que son chef-d'œuvre, pour reprendre à nouveau les termes de M. Bataillon, transmet « une secrète leçon de liberté et d'humanité ». Mais de là au refus du dogme il y a un très grand pas que Cervantès ne franchit jamais, comme en témoignent sa production théâtrale et surtout le *Persiles*. La liberté de ton, oui, la distance ironique ou simplement amusée à l'endroit des dévotions populaires, sans aucun doute, le désaccord avec bien des pratiques des professionnels du salut, certainement. C'est ce qui induisit les libres-penseurs du XIX^e siècle à en faire un des leurs, à tort et au prix d'insoutenables élucubrations ésotériques et d'un criant anachronisme. Les tenants de cette interprétation s'ingénierent à extraire de l'œuvre – du *Don Quichotte* principalement – maximes et jugements interprétables en termes d'irrévérence et surtout d'anticléricisme, à l'instar de la fameuse exclamation de l'illustre hidalgo pénétrant nuitamment dans El Toboso plongé dans une ambiance mystérieuse – « Media noche era por filo²... » – et se rendant compte que la masse sombre qui se dresse au centre du bourg

1. M. Bataillon, Erasmo y España, *op. cit.*, p. 785.

2. *DQ*, II, IX, p. 695.

n'est pas le palais de Dulcinée : « Con la iglesia hemos dado, Sancho¹ ». Du style de cette phrase, facilement interprétable à double sens comme une critique du pouvoir temporel de l'Église – elle est devenue un proverbe encore très usité –, il y en a un grand nombre dans le roman, et de toutes mises bout à bout il se dégage un certain parfum de fronde, de distance vis-à-vis de l'institution ecclésiastique, de ses ministres, de certains excès ou accommodements de sa pastorale, voire de sa mission dans le siècle, thèmes qui, tous, d'une manière ou d'une autre, étaient partis de la critique érasmiennne ou y conduisaient en dernière analyse. Francisco Márquez Villanueva synthétise : « Cervantes captó en Erasmo un concepto optimista de la naturaleza humana, un sentido no material del mensaje cristiano y un espíritu crítico que por fuerza harían de él un disidente, no tan disimulado en el seno de la España oficial de su época, que por algo le volvió del todo las espaldas². » Un *dissident*. Le mot est lâché. Que voudrait dire, si l'on tenait à s'y pencher sérieusement, la *dissidence* d'un Cervantès ? Dans quels domaines se ferait-elle jour ? Dans le religieux, dans l'art, les mœurs, la politique ? Dans quel parti, quelle fraternité, quel courant de pensée « dissidents » l'inclure ? Nous pensons que ce terme, de toute façon anachronique, tend à obscurcir le débat davantage qu'il ne le clarifie. Cervantès est simplement quelqu'un qui tient à comprendre et surtout ne veut pas hurler avec les loups.

À l'inverse, dans le camp des adversaires de la lecture d'Américo Castro ou de Marcel Bataillon, notre romancier, le prince des écrivains, quintessence de l'esprit *castizo*, ne pouvait par définition qu'être excellent catholique, dès lors que cette dimension apostolique et romaine est consubstantielle de l'esprit national. Mais hélas, Cervantès ne fut pas, comme le voulait à tout prix Helmut Hatzfeld – professeur à l'université catholique de Washington –, en réponse à la provocante formule d'A. Castro – « Cervantes es un

1. *Ibid.*, p. 696.

2. Francisco Márquez Villanueva, « Cervantes », *Historia de la literatura española*, I, Madrid, Cátedra, 1990, p. 582. Sur la question des rapports entre Cervantès et l'Église, on se reportera à l'étude de Vicente Gaos, « Cervantes y la Iglesia », *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, III, Madrid, Gredos, 1987, p. 122–161 qui éclaire bien des aspects de la question mais ne débouche pas sur une interprétation globale satisfaisante.

hábil hipócrita¹ » –, un champion de la cause catholique, suppôt du jésuitisme contre-réformiste le plus intransigeant². De ce parti pris, extrêmement répandu, on s'en doute, dans les milieux officiels et universitaires espagnols jusqu'aux dernières années du franquisme, nous ne donnerons qu'un exemple, très représentatif, celui d'Agustín González de Amezúa, lequel débute son analyse de l'« idéologie de Cervantès » en ces termes :

Después de Dios y de su fe en Él [...] viene en primer lugar la Patria, que Cervantes siente honda y sinceramente, como pocos españoles de su tiempo, porque « es dulce el amor de la Patria », según dice a Sancho el morisco Ricote. Patriotismo profundamente religioso también el suyo, como lo dan a entender aquellas palabras del Persiles: « España de todas partes entera y maziza en la religión cristiana, que ella sola es el rincón del mundo donde está recogida y venerada la verdadera verdad de Cristo³ ».

Le ton ainsi donné, notre cervantiste s'en va retrouver chez le subtil père de don Quichotte la défense massive de toutes les valeurs et les attitudes de l'Espagne éternelle, allant même jusqu'à affirmer qu'il montra « une adhésion sincère » à l'Inquisition, « une reconnaissance explicite de la nécessité de sa mission⁴ », pour finir par réfuter son érasmisme au prétexte que dans la mesure où l'œuvre de l'humaniste de Rotterdam était considérée comme hérétique et mise à l'*Index*, si Cervantès s'en était inspiré il eût été hérétique à son tour, ce qui serait impensable étant donné qu'il exprime la quintessence des valeurs hispaniques⁵.

Ces deux conceptions antithétiques qu'on vient d'évoquer rapidement – le Cervantès incroyant et le défenseur de l'orthodoxie catholique –, polémiques à l'excès, s'annulent mutuellement. Cervantès n'est pas l'homme d'un parti, c'est un esprit lucide qui prend du recul

1. Américo Castro, *El pensamiento de Cervantes*, op. cit., p. 245. Pour comprendre le sens de cette expression, qui fit scandale et déclencha une énorme polémique, il faut lire tout le chapitre VI, intitulé *Ideas religiosas* (p. 245-328) fondamental à tout point de vue.

2. Voir en particulier, Helmut Hatzfeld, *El « Quijote » como obra de arte del lenguaje*, 2^e éd., Madrid, CSIC, 1972, p. 131-151.

3. Agustín González de Amezúa, *Cervantes, creador de la novela corta española*, Madrid, CSIC, 1982, I, p. 57 [réimpression d'un texte publié en 1955].

4. *Id.*, *ibid.*, p. 138, traduit par nous.

5. *Id.*, *ibid.*, p. 139-199.

et met en perspective, d'autant plus brillamment que l'acuité de son regard, son génie parodique et sa veine satirique l'y invitaient particulièrement dans ce domaine de l'invention littéraire qui était le sien. Et qui dit littérature dit ambiguïté. C'est de la littérature qu'il faut partir et à elle qu'il convient d'aboutir. Et d'un point de vue littéraire il est évident que l'Érasme qui pouvait le plus marquer Cervantès – et bien d'autres auteurs du reste, *sotto voce*, mais sûrement – ce n'était pas le réformateur religieux, mais celui des *Colloques* et de la *Moria*, le diffuseur des techniques dialogiques lucianesques et de l'ironie comme instrument de connaissance.

Cette ironie cervantine, sa signature en quelque sorte et son arme de prédilection contre les sots, ne facilite pas la tâche dès lors qu'elle semble parfois venir au secours de l'écrivain pour lui permettre de se dérober au moment où il allait être confronté à une contradiction difficile à surmonter. En procédant de la sorte, il renvoie la balle dans le camp du lecteur qui en dernière instance tranche en fonction de sa propre culture et de son esprit critique à lui si tant est qu'il en soit pourvu.

À ce propos, il est une question particulièrement indécidable dans l'œuvre de Cervantès et qui pour cette raison revient sans cesse sur le devant de la scène. Il s'agit de la question des nouveaux-chrétiens, d'origine juive ou musulmane, et du fameux préjugé de « pureté » de sang – la *limpieza*. Chacun des groupes d'exclus, les *conversos* et les *moriscos*, est traité fort différemment par notre auteur, mais en dépit des nombreuses apparitions du thème à travers toute son œuvre ou presque, il est difficile de parvenir à une certitude quant à l'idée que se fit Cervantès du système d'exclusion de la *limpieza*, de la sincérité religieuse des *conversos* et encore plus de l'attitude qu'il convenait d'adopter à l'endroit des morisques, tous thèmes fort débattus de son temps.

Pour qui a pratiqué un tant soit peu l'auteur, il saute aux yeux que sur ce terrain glissant son art de l'esquive fait merveille. Mais en même temps, on voit bien qu'il sait parler à qui sait entendre. À la manière qu'ont les personnages d'extraction populaire, Sancho Panza en tête, de vanter leur origine vieille-chrétienne, pure de toute extraction sémitique, de proclamer leur adhésion aux préceptes de la sainte Église de Rome et d'en tirer excellence, on voit s'exprimer l'ironie cervantine, corrosive, l'air de rien. Un exemple entre mille :

[Sancho] -Yo cristiano viejo soy, y para ser conde esto me basta.
 -Y aun te sobra –dijo don Quijote–; y quando no lo fueras, no hacía nada al caso¹.

Plus évidente encore dans cette autre réplique que nous transcrivons ci-dessous, l'ironie dévoile sa fonction de réajustement et conduit le lecteur à considérer avec amusement ce que les propos de Sancho pourraient avoir de sérieux, de menaçant. Le détournement ironique de la voix de ce « on » populaire met en exergue son caractère fanatique et arbitraire, mais l'air de ne pas y toucher, l'air de ne pas y croire. C'est du grand art :

Y quando otra cosa no tuviese sino el creer, como siempre creo, firme y verdaderamente en Dios y en todo aquello que tiene y cree la santa Iglesia Católica Romana, y el ser enemigo mortal, como lo soy, de los judios, debían los historiadores tener misericordia de mí, y tratarme bien en sus escritos².

Visiblement agacé par la suprématie accordée au lignage, Cervantès, embusqué derrière la sagesse populaire du *refranero*, en détourne le sens et déplace son interrogation sur le bien fondé de la distinction entre bons et mauvais lignages, sur le pourquoi de cette *mancha* ou *mácula*, cette tache ou souillure qui venait à jamais disqualifier l'individu pour excellent qu'il fût dans sa personne et dans ses actes. « Chacun est fils de ses œuvres³ », se plaît-il à répéter et « un homme ne vaut pas mieux qu'un autre s'il ne fait pas plus qu'un autre⁴ ». Enfin, on doit

1. *DQ*, I, XXI, p. 234.

2. *Ibid.*, II, VIII, p. 689.

3. « Cada uno es hijo de sus obras », *ibid.*, I, III, p. 65 et XLVII, p. 546. Tous ces courts extraits de Cervantès sont traduits par nous. Également, II, XXXII, p. 898 : « [...] que Dulcinea es hija de sus obras y que las virtudes adoban la sangre y que en más se ha de estimar y tener un humilde virtuoso que un vicioso levantado. » Il s'agit d'une sentence qui apparaît déjà dans la Bible. Sous sa forme proverbialisée (« Obras hacen linaje ») elle est attestée à la fin du XV^e siècle, dans *La Celestina*, où elle est glosée et rapprochée d'un autre proverbe très répandu partout en Europe sous diverses formes (On descend tous d'Eve et d'Adam) : « Las obras hacen linaje, que al fin todos somos hijos de Adán y Eva. Procure ser cada uno bueno por sí, y no vaya a buscar en la nobleza de sus pasados la virtud » (*La Celestina*, *Auto IX*, Barcelona, Crítica, 2000, p. 208). Cervantès aurait pu la tirer d'ici (cf., *Gran enciclopedia cervantina*, Madrid, Castalia, 2006, p. 1643).

4. « No es un hombre más que otro si no hace más que otro », *DQ*, I, XVIII, p. 196.